

Réflexions sur tradition et science moderne

Il y a une dizaine d'années, du premier au cinq octobre 1979 exactement, se tint à Cordoue, sous l'égide de France-Culture, un colloque qui eut un certain retentissement, en partie grâce aux actes qui en furent publiés sous le titre **Science et Conscience : Les deux lectures de l'univers**.¹ Pendant quelques jours, des dizaines de « spécialistes » venus de divers horizons et représentant l'ensemble des domaines de la recherche scientifique, de la physique théorique aux sciences dites « humaines », confrontèrent leurs points de vue dans cette ville d'Espagne choisie pour avoir servi de cadre, quelque huit siècles plus tôt, à la rencontre d'Averroès et d'Ibn `Arabî. L'objet déclaré de cette concentration de têtes pensantes : renouer entre science et tradition les fils rompus depuis le treizième siècle, depuis cette époque symboliquement caractérisée par le départ d'Ibn `Arabî pour l'Orient.

Les débats, certes, ne manquèrent pas d'intérêt, mais surtout, ce qui est particulièrement frappant après coup, c'est que ces exposés et ces discussions contiennent en germe la très abondante littérature que l'on voit fleurir depuis quelques années sur le sujet des rapports entre connaissance scientifique et sagesse traditionnelle.

On peut légitimement être amené à se demander ce qu'il faut penser de ces tentatives de plus en plus nombreuses faites pour concilier la science (souvent représentée en l'occurrence par la physique fondamentale) et la tradition. Ceux qui ont lu et médité l'œuvre de René Guénon ne peuvent pas ne pas considérer avec la plus extrême circonspection toute démarche de ce genre. Pour aboutir à une synthèse véritable, et non au pire des syncrétismes, il faudrait en effet, pour dire le moins, respecter la relation de subordination qui doit normalement exister entre la connaissance relative, contingente, qui s'applique au domaine cosmologique, et la connaissance des principes à laquelle celle-là se rattache nécessairement. Cela supposerait donc que les sciences soient étudiées selon un point de vue traditionnel, au lieu que la tradition soit approchée par une démarche qui, pour réclamer un élargissement de ce qui est généralement considéré comme scientifique, n'en apparaît pas moins, après analyse approfondie, comme irrémédiablement profane.

¹ Stock, 1980.

C'est ce point que l'article qu'on va lire voudrait s'attacher à mettre en évidence - non toutefois sans nuances, car nous ne préconisons nullement de brûler tous les livres de physique ! - devant ce qui, au vu du nombre sans cesse croissant d'ouvrages se référant à cette question, prend les allures d'une urgente nécessité.

Jusqu'à une époque relativement récente, les rapports entre tradition et science moderne se limitaient généralement à un dialogue de sourds, que l'on peut très schématiquement et en simplifiant beaucoup résumer comme suit :

- selon le point de vue traditionnel, la science moderne est illégitime et peut même être considérée comme « purement et simplement inexistante », car « elle ne saurait avoir aucun rapport effectif » avec les doctrines traditionnelles. Elle est illégitime, non pas tant par son objet, qui, quoique relatif et contingent par lui-même, n'en possède pas moins un certain degré de réalité qui peut en justifier l'étude, que par son point de vue irrémédiablement profane, qui « consiste essentiellement à envisager les choses sans les rattacher à aucun principe transcendant, et comme si elles étaient indépendantes de tout principe, qu'il ignore purement et simplement, quand il ne va pas jusqu'à le nier d'une façon plus ou moins explicite » ;²

- pour la science moderne, le point de vue traditionnel est également inexistant, non parce qu'il n'existe pas en tant que tel, mais parce qu'il n'est pas et ne saurait être objet de science. Encore s'agit-il là de l'hypothèse la plus favorable, car cette attitude « scientifique » ne dégénère que trop souvent en un scientisme militant dont l'air un peu désuet ne doit pas faire oublier qu'il est loin d'être éteint, y compris dans ses manifestations les plus caricaturales.

Par ailleurs, toutes les tentatives entreprises pour concilier ces deux points de vue se ramenaient soit à vouloir défendre les doctrines traditionnelles contre les attaques dont elles ont pu être l'objet, soit à tenter de trouver dans les théories scientifiques des confirmations de ces doctrines. Dans les deux cas, il s'agit d'une attitude que René Guénon a pu qualifier d'« apologétique », et dont l'erreur est de discuter les arguments de la science moderne sur son propre terrain, c'est-à-dire en somme de se placer à un point de vue profane, alors que la tradition se caractérise au contraire par son rattachement à des principes

² René Guénon : **La science profane devant les doctrines traditionnelles**, in *Mélanges*, Gallimard, 1976, p. 229 et p. 224.

transcendants. Une telle attitude présente non seulement le grave inconvénient de faire perdre de vue ces principes mêmes, qui sont pourtant l'essentiel, mais encore celui de sembler faire dépendre la vérité de la doctrine de théories par nature hypothétiques et changeantes, et qui peuvent être remises en cause très rapidement par ce qu'il est convenu d'appeler le « progrès » de la science. L'inutilité et le danger de telles compromissions ont été excellemment exposés par René Guénon en plusieurs occasions ; aussi pourrait-il paraître vain de revenir sur cette question. La science moderne, ou plus exactement le point de vue dont elle procède, ayant été jugé, et bien jugé, il semblerait qu'il ne soit plus nécessaire d'en parler.

Nous croyons au contraire qu'il y a lieu d'y revenir, car, outre le fait qu'il est parfois bon de rappeler certaines vérités, nous nous trouvons actuellement devant une prolifération littéralement envahissante d'ouvrages ayant pour sujet précisément les rapports entre science et tradition ; or, et c'est ici la raison principale qui nécessite une mise au point, ces ouvrages présentent un caractère différent de la simple attitude « apologétique » que nous venons de rappeler. Depuis un certain nombre d'années se développe en effet tout un courant de pensée (dont on pourrait faire remonter, sinon l'origine, du moins l'essor actuel, au mouvement ayant accompagné la parution du **Matin des Magiciens** et de la revue **Planète**, mais qui s'est considérablement amplifié et diversifié depuis lors tout en s'appuyant sur une plus large « caution scientifique », surtout depuis le colloque de Cordoue) qui tend au fond à accréditer l'idée selon laquelle les doctrines traditionnelles et les théories scientifiques actuelles disent **la même chose**. Il y a là un glissement subtil, et auquel on risque de ne pas prendre suffisamment garde : il ne s'agit plus de l'idée, déjà critiquable de par la perspective dans laquelle elle est énoncée, que la tradition n'est pas en contradiction avec telle ou telle découverte de la science moderne, mais bel et bien de suggérer l'idée d'une communauté de nature entre théories scientifiques et doctrines traditionnelles. Nous n'exagérons nullement ; si l'on était tenté de le croire, que l'on en juge d'après l'échantillon suivant, tiré d'un ouvrage ayant connu un certain succès :

« Le Brahman des hindous comme le Dharmakaya des bouddhistes et le Tao des taoïstes peuvent être considérés, peut-être, comme le champ unifié suprême d'où proviennent non seulement tous les phénomènes étudiés en physique, mais aussi tous les autres phénomènes. »³

³ Fritjof Capra : **Le Tao de la Physique**, Sand, 1985, p. 215.

Naturellement, les choses ne sont pas toujours affirmées aussi brutalement ; néanmoins, il est hors de doute que c'est là ce qui est sous-entendu en dernière analyse. Il serait d'ailleurs naïf de s'en étonner : le point de vue profane sert au fond souvent à couvrir un point de vue foncièrement antitraditionnel. En toute logique, les scientifiques devraient s'interdire de parler de ce qui ne relève pas de leur domaine ; et il s'en trouve d'ailleurs parmi eux certains qui ont l'honnêteté de faire leur cette attitude. A tout prendre, il est encore préférable, sans doute, de se heurter à un rationalisme obtus que de risquer de succomber à des confusions d'autant plus insidieuses qu'elles se présentent sous des apparences favorables aux doctrines traditionnelles.

La prétendue identité entre ces doctrines et les théories scientifiques ne se donne généralement pas pour telle, mais se présente sous la forme d'analogies nombreuses, que l'on peut classer, dans une première approche, en deux catégories : certaines semblent avoir une apparence de fondement, et mériteraient une discussion approfondie, afin d'examiner jusqu'à quel point ces analogies sont légitimes, ou plus exactement pourraient être légitimées à condition d'être envisagées dans une perspective authentiquement traditionnelle⁴ ; d'autres sont franchement incongrues (quel rapprochement autre que purement verbal peut-on faire entre la « voie octuple des hadrons » et la voie octuple prêchée par le Bouddha, voilà ce qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons apercevoir) ou immédiatement inacceptables. Voyons quelques exemples de ces dernières.

C'est ainsi qu'en illustration de l'ouvrage déjà cité, on peut voir côte à côte deux photographies, dont l'une représente une page de sanscrit, l'autre une page couverte d'équations de la théorie quantique des

⁴ Parmi les points développés par la science moderne et qui pourraient être étudiés dans cette optique, mentionnons rapidement à titre d'exemple : l'interdépendance, en microphysique contemporaine, entre l'observateur et le phénomène observé ; l'invariance relativiste et ses conséquences (abandon de l'espace et du temps « absolu », équivalence de la masse et de l'énergie) ; la notion de « vide » en mécanique quantique ; etc... L'étude de ces différents points demanderait de longs développements que nous ne pouvons songer à intégrer dans le cadre du présent article. Profitons tout de même de l'occasion pour signaler que, contrairement à une opinion trop répandue, la théorie de la relativité n'affirme nullement que « tout est relatif », mais bien que les lois physiques sont les mêmes pour tous les observateurs et que c'est précisément ce principe d'invariance qui a pour conséquence le fait que des observateurs en mouvement les uns par rapport aux autres obtiendront des résultats différents lorsqu'ils feront des mesures. Cette théorie exprime donc dans son ordre qu'une même vérité apparaît nécessairement sous des formes différentes lorsqu'elle est appréhendée sous des points de vue différents.

Nous devons nous contenter ici de ces quelques allusions qui pourront éventuellement suggérer des axes de réflexion, mais montreront aussi que notre propos ne procède pas d'un quelconque « obscurantisme » niant par avance tous les résultats de la science, notre but étant simplement de réaffirmer la nécessaire hiérarchie entre les principes et leurs applications.

champs !⁵ Comme s'il suffisait qu'une chose soit incompréhensible pour le commun des mortels pour présenter un quelconque caractère initiatique ! D'autres idées développées dans le même ouvrage sont de la même veine : celle, par exemple, selon laquelle le physicien et le « mystique » doivent tous deux subir une longue préparation avant de pouvoir « expérimenter », l'un dans son laboratoire, l'autre dans sa conscience ; ou encore que la parole est impuissante à communiquer le résultat de leurs expériences. A ce compte, un pianiste virtuose ou un champion d'échecs sont également fort avancés dans le domaine de la connaissance initiatique ! Abrégeons une critique qu'il ne serait que trop facile de poursuivre dans le détail. Il y a là une évidente confusion entre des ordres de réalité qui n'ont aucune commune mesure ; car si le mental semble atteindre la limite extrême de ses possibilités d'abstraction dans les théories physiques contemporaines, il est clair néanmoins qu'il n'y a là rien qui lui permette de quitter de quelque façon que ce soit le domaine qui lui est propre ; tandis que la connaissance métaphysique est par nature entièrement différente puisqu'elle se fonde sur une intuition supra-rationnelle.

Cette confusion, qui s'explique simplement par le fait que les doctrines traditionnelles sont envisagées d'une manière profane, n'est somme toute qu'un cas particulier de la confusion du psychique et du spirituel, si souvent dénoncée par René Guénon. Si cela ne vient pas immédiatement à l'esprit à propos de ce qui nous occupe, c'est parce que le terme « psychique » évoque plus volontiers le domaine trouble du subconscient que l'activité mentale, qui du moins se veut rationnelle, du scientifique. Il est néanmoins hors de doute que cette activité, précisément parce qu'elle ne dépasse pas - et ne peut pas dépasser - le domaine réflexif, se situe dans le domaine du psychique et que comme telle, c'est-à-dire en tant qu'elle reste livrée à elle-même, le domaine spirituel lui reste fermé. Cela ne veut évidemment pas dire que cette activité rationnelle ne puisse se rattacher à des principes d'un ordre supérieur ; et c'est même là ce qui devrait avoir lieu dans une civilisation normale. Mais même dans ce cas, il ne pourrait s'agir que de l'application, à un ordre de réalité contingent, de principes qui le transcendent.

Si l'on se demande maintenant quelle pourrait être la meilleure manière de lutter contre cette confusion du psychique et du spirituel, il ne nous

⁵ **Le Tao de la Physique**, op. cit., pp. 128-129. Toujours plus fort : une revue tout à fait caractéristique de la tendance que nous étudions ici montre en illustration d'un article intitulé *Science et nouvelle conscience* une photographie de la grande galerie du temple de Râmèshvara à côté de celle d'un accélérateur de particules (**Troisième Millénaire**, n°6, pp. 58-59). Qu'entend-on suggérer exactement par de pareils rapprochements ?

semble pas que la solution réside dans une négation pure et simple de la science, mais plutôt dans une tentative d'intégration, en partant d'un point de vue traditionnel, de ce que la science moderne peut contenir de vérité relative. Nous avons certes dit que la science profane était négligeable vis-à-vis de la doctrine traditionnelle ; il nous faut donc nous expliquer un peu plus longuement sur cette question. Il y a selon nous deux points à prendre en considération.

Le premier point se fonde sur des considérations d'opportunité. Il est clair que le seul remède véritable à la confusion dont nous parlions serait un redressement général de la mentalité, redressement qui ne pourrait se produire qu'à la condition que notre civilisation en revienne à se fonder sur des principes d'ordre traditionnel. Or, à supposer que cela puisse se produire - autrement qu'à la suite d'un cataclysme qui verrait disparaître notre civilisation comme telle - il faudrait nécessairement faire une place, si l'on peut dire, à un certain nombre d'éléments qui font partie intégrante de la connaissance que l'homme a de l'univers qui l'entoure. Tout être humain a besoin de se représenter le monde dans lequel il vit. Cette représentation résulte généralement de ce qu'il a appris durant son enfance. Dans une société traditionnelle, il n'y a pas de solution de continuité entre les principes et la cosmologie qui en forme comme le prolongement et l'application au monde sensible. Pour l'homme moderne, il en va tout autrement : même si celui-ci reste rattaché à une forme traditionnelle, par exemple la religion dans laquelle il a grandi, il a d'autre part reçu, généralement à l'école, une éducation dont l'effet ne peut être sous-estimé en pratique, et qui l'a conduit à admettre comme vérités indiscutables un certain nombre de théories scientifiques dont l'accord avec les principes traditionnels ne laisse pas d'être problématique à plus d'un titre. Dans ces conditions, nous ne pensons pas que l'on puisse entièrement passer sous silence la question de savoir ce qu'il faut faire de cet encombrant bagage dont on nous a chargé le cerveau, car s'il est vrai qu'il est négligeable en principe vis-à-vis de la doctrine, en pratique la solution consistant à dire qu'il faut purement et simplement s'en débarrasser est peut-être un peu trop radicale pour ne pas présenter certaines difficultés. En outre, comme l'a fait remarquer René Guénon à propos des méfaits de la vulgarisation, « ces théories affectent indistinctement par là tous ceux qui... ne sont pas des "spécialistes", et parmi lesquels il en est sûrement, si peu nombreux qu'ils soient, qui, s'ils ne subissaient pas de telles influences, auraient des possibilités de compréhension » d'un ordre supérieur.⁶

⁶ R. Guénon, *loc. cit.*, p. 227.

Le second point est un point de principe. Il y a lieu en effet de distinguer le point de vue de la science moderne qui, comme nous l'avons vu, est illégitime, de son objet, dont l'étude ne l'est pas nécessairement, ce qui est par exemple le cas de la physique, au sens large du terme, c'est-à-dire entendue comme science de la nature. Citons une fois de plus René Guénon :

« On pourrait se demander si, malgré tout, une telle science ne peut pas être légitimée, en rétablissant, pour la part de vérité qu'elle peut contenir dans un ordre relatif, le lien avec les principes, qui seul permettrait de comprendre effectivement cette vérité comme telle. Assurément, cela n'est pas impossible dans certains cas, mais alors ce n'est plus de la même science qu'il s'agirait en réalité, puisque cela impliquerait un changement complet de point de vue, et que, par là même, un point de vue traditionnel serait substitué au point de vue profane... S'il en était ainsi, ce qui pourrait être conservé devrait être soigneusement distingué de ce qui serait au contraire à éliminer, c'est-à-dire de toutes les conceptions fausses auxquelles l'ignorance des principes n'a permis que trop facilement de s'introduire ; et la formulation même des vérités aurait le plus souvent besoin d'être rectifiée, car elle est presque toujours influencée plus ou moins gravement par ces conceptions fausses auxquelles les vérités en question se trouvent associées dans la science profane. »⁷

Ces considérations suffiront à montrer que la légitimation de certaines vérités incluses dans la science n'est nullement une chose impossible, et que c'est là un problème qui demanderait à être véritablement examiné de manière approfondie, car ce serait uniquement de cette manière que l'on pourrait éviter les confusions dont nous avons parlé. Il faudrait naturellement pour cela bien plus qu'un simple article ; nous nous contenterons d'attirer l'attention sur cette question qui revêt une certaine importance, et de livrer au lecteur diverses réflexions qui se rattachent au même sujet.

*
* *

La raison est le propre de l'espèce humaine⁸, et il est bien clair que l'usage de cette raison dans la recherche de la connaissance n'a rien que

⁷ R. Guénon, *loc. cit.*, pp. 224-225.

⁸ Dans les langues indo-européennes, la racine MN se retrouve dans les mots désignant ce qui est en rapport avec la raison (**mental**, sanscr. **manas**, lat. **mens**, angl. **mind**, all. **meinen**, etc) et dans les mots désignant l'être humain (angl. **man**, all. **Mensch**, etc).

de légitime. S'agissant du monde sensible, il est même tout à fait normal que la raison soit l'instrument privilégié de cette connaissance, et que ce qui relève de la juridiction de la raison soit régi par elle. Il ne faut pas oublier que c'est précisément le mental qui est le Lieu où s'articule dans l'homme la correspondance entre macrocosme et microcosme, du moins sous son aspect formel ; or la loi scientifique n'est rien d'autre qu'une modalité quantitative de cette correspondance. Le terme « mental » que nous venons d'utiliser est ici l'exact équivalent du mot sanscrit **manas** (qui dérive d'ailleurs de la même racine). Citons à ce propos ces lignes lumineuses de Shri Ramana Maharshi :

« Le principe universel sous-jacent à la correspondance entre les idées "intérieures" et les objets "extérieurs" est la vraie signification du terme "mental" (**manas**). Par conséquent, le corps et le monde qui apparaissent comme extérieurs à nous-mêmes ne sont que des reflets mentaux. C'est seulement le Cœur qui se manifeste par toutes ces formes. »⁹

C'est donc par le mental - au sens le plus élevé du terme - que, selon l'adage soufi, « l'homme est un symbole de l'Existence universelle » ou encore que « l'homme est un petit univers, et l'univers un grand homme ». Par ailleurs, l'affirmation selon laquelle le monde est un reflet mental ne doit pas apparaître, est-il besoin de le préciser, comme de l'idéalisme au sens philosophique du terme. C'est plutôt de « réalisme » qu'il conviendrait de parler, puisqu'il est dit que **manas** est le lieu où le Principe se manifeste à lui-même sous le symbole du monde.

Pour en revenir à la connaissance scientifique, ou plus généralement à la connaissance rationnelle dont la connaissance scientifique n'est qu'une modalité, il importe donc de ne jamais perdre de vue que cette connaissance a pour lieu le mental. Autrement dit, toute science est une représentation du monde, et cette représentation se fait à l'intérieur de l'esprit humain. Ce sont donc les lois régissant la raison humaine qui sous-tendent les lois physiques, et non l'inverse, malgré l'obstination avec laquelle la science profane essaye de nous faire croire le contraire. Les lois physiques ne limitent pas la manifestation de l'Esprit : c'est l'Esprit, en se manifestant, qui détermine lui-même les limites auxquelles il s'assujettit, et par là même les limites de la connaissance que nous pouvons avoir de la nature¹⁰. On nous objectera que le fonctionnement

⁹ Ramana Maharshi : **La Recherche de Soi-même**, in **Œuvres réunies**, trad. de l'anglais par Christian Couvreur et Françoise Duquesne, Editions Traditionnelles, 1984.

¹⁰ « ...sur le plan du microcosme, le corps et tous les autres objets sont contenus dans le cerveau. La lumière est projetée sur le cerveau. Les impressions sur le cerveau se manifestent sous forme de corps et de mondes. Comme l'ego s'identifie à des limitations, le corps est considéré comme une entité

du cerveau est lié aux processus physiques qui y sont à l'oeuvre. Personne n'a d'ailleurs jamais songé à dire le contraire. Mais d'une part ces processus physiques ne sont pas des causes de la pensée, mais des effets ; ils accompagnent l'activité mentale, mais ne l'expliquent pas ; ils ne sont pas spontanés (en ce sens qu'ils proviendraient, de manière en quelque sorte automatique, de la complexité de la matière), mais ordonnés à partir de principes supra-sensibles. D'autre part, il faut bien voir que ce que nous savons de ces processus, c'est précisément ce que notre cerveau nous en dit : nous imaginons ces processus matériels, mais nous oublions que cela même est une représentation mentale, une image fournie par notre cerveau.

La plupart des phénomènes physiques qui se déroulent à l'échelle atomique ne peuvent d'ailleurs même pas être imaginés au sens strict du terme, puisque la physique elle-même nous apprend que les images que nous serions tentés d'en donner sont fausses. Personne n'a jamais vu un électron, et personne n'en verra jamais, car il y a là une impossibilité de principe, et non une limitation due à des insuffisances de la technique. Personne n'a jamais vu aucune des particules que l'on appelle élémentaires et dont on nous assure que les interactions en multitude indéfinie suffisent à expliquer le monde. Certes, ces particules sont - indirectement - observables sous certaines conditions : il faut pour cela faire des expériences bien précises, très délicates et compliquées, et préalablement conçues dans le cerveau des savants ; encore ne les observe-t-on qu'à travers certains des effets que l'on en attend. (Il y aurait d'ailleurs lieu de réfléchir sur le fait que plus les particules en question sont « élémentaires », plus gigantesques sont les appareils destinés à les détecter !) Autrement dit, la nature avoue effectivement une certaine structure matérielle, mais à la condition que les questions adéquates lui aient été posées. Il y a là un procédé de réduction qui permet de décrire en termes quantifiables ce qu'il est convenu d'appeler la matière, mais on ne peut prétendre faire sortir de cette démarche ce qui la fonde à l'origine, à savoir l'intelligence. La conscience est au commencement de l'interrogation scientifique, et ne peut donc en aucune façon se réduire aux résultats de celle-ci.

Il faut donc toujours garder présent à l'esprit le fait que la connaissance scientifique, en ce qu'elle peut avoir de vrai et de légitime, est une représentation, en termes quantitatifs, élaborée par la raison humaine, et que c'est par conséquent l'esprit qui se représente la nature, et non la nature qui engendre l'esprit.

Mais il importe aussi de remarquer que d'un point de vue métaphysique, toute représentation de ce genre, pouvant jouer le rôle de « théorie scientifique » parce qu'elle est en accord avec l'expérience que les hommes d'une époque donnée ont de l'univers qui les entoure, a au fond la même valeur (qui est nulle si on la compare à la connaissance principielle qui elle est supra-rationnelle). Sous ce rapport, le système héliocentrique de Képler vaut le système géocentrique de Ptolémée, et la relativité générale d'Einstein vaut la loi de la gravitation universelle de Newton. L'effort de rationalisation est le même, s'exerçant simplement sur une représentation de plus en plus étendue du monde sensible. Il n'y a pas de différence, en ce sens, entre la démarche intellectuelle de Ptolémée ou de Copernic cherchant à ramener les mouvements complexes et apparemment erratiques des planètes à une loi simple, celle du mouvement circulaire en l'occurrence, et celle de Niels Bohr élaborant le modèle planétaire de l'atome pour rendre compte de la diversité des raies d'émission et d'absorption observées dans les spectres des éléments. Dans les deux cas - que nous avons pris comme simples exemples de la formulation d'une loi de la nature - c'est la même recherche de l'esprit humain pour ramener la complexité des observations empiriques à des lois simples et générales. Encore faut-il remarquer que ces lois n'ont généralement aucune valeur explicative en elles-mêmes ; si elles permettent de mieux saisir les rapports qu'entretiennent entre eux certains aspects du monde sensible, leur « valeur » tient principalement à leur capacité de prédiction des observations futures ou à la possibilité que l'homme acquiert par leur intermédiaire d'agir sur la nature : autrement dit, elles se rapportent, tout compte fait, davantage au domaine de l'action qu'à celui de la connaissance pure. Certes, ces lois témoignent, par leur validité même, d'une certaine permanence dans la manifestation des phénomènes naturels ; mais cette permanence, le scientifique serait bien en peine de l'expliquer. Il ne peut que se borner à constater que les choses sont ainsi que les décrivent les lois qu'il a induites à partir de l'expérience. Il faut insister sur le fait que le scientifique se leurre lorsqu'il croit donner une explication rationnelle de l'univers : car il n'y a pas d'explication rationnelle de l'univers. Le scientifique peut dire comment les choses sont, il ne peut pas dire pourquoi les choses sont. Cela est à tout jamais en-dehors du champ de la science en tant que telle. Il est naturellement possible de donner une représentation rationnelle de l'univers, au moyen de lois que l'on voudra toujours plus générales ou plus fondamentales (c'est-à-dire réduites à un nombre toujours plus restreint de règles de base) ; il n'est pas possible de répondre par la raison seule à la question de savoir pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien,

ou de savoir quelle est la nature de la connaissance ¹¹. Dès lors, en toute logique, la science livrée à elle-même ne peut être que positiviste ; et c'est là une attitude effectivement partagée par de nombreux scientifiques, attitude à laquelle il faut tout au moins reconnaître une certaine cohérence. Le scientifique considère la plupart du temps les lois de la nature comme de simples « recettes » fournissant des résultats en accord avec l'expérience. Pour les physiciens de l'école dite de Copenhague, par exemple, les lois de la mécanique quantique ne sont qu'une machine à calculer des probabilités ; non seulement on se contente d'utiliser ces lois sans chercher à savoir ce qu'elles peuvent signifier, mais on affirme que ces lois constituent tout ce qu'il est possible de connaître au sujet de la nature. Une telle attitude peut sembler, à juste titre, très insuffisante du point de vue intellectuel ; mais ce n'est au fond rien d'autre qu'une conséquence logique du manque de rattachement de la science à des principes d'un ordre supérieur.

Nous avons dit que vis-à-vis de la connaissance métaphysique toutes les cosmologies se valaient et que celle d'Einstein devait être mise sur le même plan que celle de Ptolémée. Cela n'est pas à dire toutefois qu'il n'y a aucune différence entre elles à un autre point de vue, à savoir leur aptitude à servir de support symbolique à la doctrine. La différence tient à ce que la cosmologie géocentrique était une vision du monde "simple" dans son principe (quoique passablement compliquée dans le détail des calculs astronomiques) qui, comme telle, pouvait apparaître comme un prolongement « naturel » de principes d'ordre supérieur et par conséquent, inversement, aussi leur servir de symbole. En revanche, les propositions très abstraites de la physique moderne, de la relativité générale par exemple, ne peuvent servir de support à une réflexion sur les principes que pour quelqu'un ayant une habitude suffisante de l'abstraction mathématique. La science moderne demande un grand entraînement mental, car ses théories ne peuvent être comprises qu'au bout de longues années d'études. Loin de voir là un point commun avec les « plusieurs années d'entraînement » que demande « une expérience mystique approfondie » ¹², il nous semble au contraire qu'il y aurait là une importante difficulté si on voulait faire jouer un rôle symbolique à la physique moderne. Il n'y aurait à cela aucune incompatibilité de principe:

¹¹ Certains scientifiques en conviennent d'eux-mêmes : « Ces difficultés disparaissent d'elles-mêmes si l'on reconnaît que le seul vrai "problème" c'est celui de l'existence même de l'univers. "Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?" Sur le plan scientifique, nous sommes incapables d'y répondre. » (Hubert Reeves : **Patience dans l'azur**, Seuil, 1981.) Malheureusement, cet aveu lucide est complètement gâché par la phrase suivante, qui montre bien l'abîme qui sépare science et tradition, quand bien même elles semblent dire des choses identiques : « Après plusieurs millénaires, nous en sommes ici au même point que le premier chasseur préhistorique venu : au zéro absolu... »

¹² **Le Tao de la Physique**, *op. cit.* p. 37.

les principes métaphysiques sont en eux-mêmes indépendants du symbolisme utilisé pour les exprimer. Cependant, les possibilités symboliques de la science moderne sont tout de même peu nombreuses, d'abord parce qu'il s'agit d'une science quantitative ayant presque totalement éliminé la qualité de son champ de conscience, ensuite parce que ses théories sont très éloignées de l'expérience ordinaire de la plupart des gens. Or pour être efficace, du moins d'une manière collective, le symbolisme doit s'appuyer sur une représentation simple et naturelle des choses. Exceptionnellement, il peut se faire que certains puissent concilier, à titre en quelque sorte privé, l'étude des théories de la physique moderne avec un point de vue traditionnel ; il n'en reste pas moins vrai que la tradition demande plutôt une tendance de l'esprit vers le dénuement que vers l'accumulation des savoirs profanes.

Il y a aussi un point important à souligner en connexion avec ce qui vient d'être dit : du fait de l'application de l'analogie inverse, qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsqu'il s'agit de symbolisme, il résulte que plus la science moderne est abstraite, quantitative et proche pour tout dire du pôle substantiel de la manifestation, plus les réalités qu'elle est en mesure de symboliser sont élevées et par conséquent de compréhension difficile. Comme le remarque fort pertinemment Titus Burckhardt :

« Le système héliocentrique comporte lui-même un symbolisme évident, puisqu'il fait coïncider la source de la lumière et le centre du monde. Sa redécouverte par Copernic ne produisit cependant aucune nouvelle vision spirituelle du monde : elle était comparable à la dangereuse vulgarisation d'une vérité ésotérique. Le système héliocentrique était sans commune mesure avec l'expérience subjective des gens, l'homme n'y avait pas de place organique ; au lieu d'aider l'esprit humain à se dépasser et de considérer les choses en fonction de l'immensité du cosmos, il ne favorisa qu'un prométhéisme matérialiste qui, loin d'être surhumain, finit par devenir inhumain. »¹³

Que dire alors de l'univers décrit par la théorie de la relativité dont le symbolisme n'a quant à lui rien d'évident ? L'esprit humain a bien du mal à se situer entre une théorie scientifique déjà très difficile à assimiler et une vérité métaphysique dont la compréhension n'est pas non plus accessible à tous. La cosmologie fondée sur le système de Ptolémée avait l'avantage de convenir à une vision simple du monde. De plus, en plaçant le sujet connaissant au centre de l'univers connu, elle enseignait symboliquement à sa manière cette vérité que nous avons rappelée plus

¹³ Titus Burckhardt : **Cosmologie et science moderne**, Etudes Traditionnelles, 1964, p. 119.

haut, et selon laquelle la connaissance du monde n'est possible que parce qu'elle s'effectue dans et par l'intermédiaire du mental, qui est le point d'articulation entre le macrocosme et le microcosme. Malheureusement, en même temps que la cosmologie traditionnelle a disparu, le symbole a fait place aux signes, et cette vision simple du monde a été remplacée par une vision tout à la fois compliquée et simpliste. Simpliste, parce que la plupart des êtres humains, n'ayant pas accès aux subtilités des théories abstraites, doivent se contenter d'une imagerie grossière à laquelle on leur demande de croire aveuglément (alors que l'« esprit scientifique » se réclame soi-disant de la méthode cartésienne du doute !), et qui ne peut ni satisfaire leurs éventuelles aspirations spirituelles, ni même leur donner une compréhension correcte de ce qu'est la physique moderne, compréhension qui ne serait peut-être rien encore d'un point de vue métaphysique mais serait tout au moins quelque chose dans son ordre. Des quarks au « big bang » en passant par l'espace-temps riemannien, la physique contemporaine traite d'objets qui sont à proprement parler inimaginables. Si le physicien de profession sait - en principe - à quoi s'en tenir sur la véritable nature et sur les limites des théories qu'il manie, le commun des mortels ne peut qu'être leurré par l'aspect grossièrement schématique que leur en présentent ceux qui les vulgarisent. A vrai dire, si la physique moderne est capable d'agir sur la nature grâce à des calculs extrêmement précis, ses théories n'ont plus qu'un très lointain rapport avec l'expérience sensible, et c'est là une des raisons qui fait que l'intégration éventuelle, par toute une collectivité, selon une perspective traditionnelle, des vérités relatives incluses dans cette science, pose un problème qui reste entier.

Pour en revenir au système géocentrique, s'il a pu servir à une certaine époque de symbole à des vérités d'ordre métaphysique, il est clair également que ce symbolisme n'opère plus. Tant que ce système était considéré comme allant de soi, il pouvait jouer efficacement son rôle symbolique ; à présent qu'il va à l'encontre de la représentation que l'homme se fait communément de l'univers, cela n'est plus possible. Les vérités supra-sensibles auxquelles correspondait le système des sphères sont bien entendu toujours les mêmes et s'offrent de manière inchangée à l'esprit humain ; mais celui-ci, qui s'est doté pour l'exploration du monde sensible d'instruments extrêmement perfectionnés, lui permettant d'observer et d'analyser une lumière émise il y a plusieurs milliards d'années, a en quelque sorte brisé dans le même temps les symboles qui lui permettaient de voir l'invisible. Il reste naturellement possible à chacun de trouver, disons dans la **Divine Comédie** pour prendre un exemple connu, la clef de certaines vérités d'ordre métaphysique ; mais dans l'état actuel des choses il y aurait certainement plus d'inconvénients

que d'avantages à encore utiliser comme « support », de manière collective, une vision du monde dont la plupart des gens sont persuadés qu'elle est fautive. L'esprit humain, dans sa faiblesse, a toujours tendance à faire dépendre la vérité de la chose symbolisée de l'évidence du symbole, et risque, pour parler le langage de l'ésotérisme musulman, de rejeter les prophètes parce qu'il a rejeté les sphères qui leur servaient de demeures (étant bien entendu par ailleurs que c'est le rejet des principes qui a été la cause de l'abandon de la cosmologie traditionnelle, et non l'inverse). Ce qui faisait, d'un point de vue traditionnel, la valeur de la cosmologie géocentrique, c'était qu'elle servait si l'on peut ainsi s'exprimer de réceptacle à l'esprit ; dès lors que l'esprit s'est retiré, il ne reste plus qu'une forme vidée du principe qui l'animait et à laquelle l'homme d'aujourd'hui n'a plus de raison de s'attacher, car la fidélité à la forme n'a de sens que par la fidélité à l'esprit dont cette forme est la manifestation, faute de quoi il ne s'agit plus que de superstition pure et simple.

*
* * *

Une autre remarque qui se rattache à ce qui précède est celle-ci : nous avons dit que la doctrine traditionnelle n'a pas à être attaquée ou défendue par la science profane. Il serait également bon, à notre avis, que ceux qui représentent le point de vue traditionnel - ou disent le représenter - évitent d'attaquer ou de défendre telle ou telle théorie scientifique. En réalité, ces théories ne sont que des « modèles » au sujet desquels la communauté scientifique trouve un consensus tant qu'ils ne sont pas réfutés par l'expérience. D'un point de vue métaphysique, il est totalement indifférent que tel ou tel modèle prévale ou non, que, par exemple, l'univers soit considéré comme stationnaire ou en expansion, ouvert ou fermé, etc... Seule pourrait éventuellement être intéressante du point de vue traditionnel la question de savoir si un modèle généralement accepté serait susceptible de jouer un rôle symbolique. Mais, comme déjà dit, leur complexité ne permet que difficilement d'envisager cette possibilité ; à cela s'ajoute le fait que ces modèles sont changeants, et ne jouissent donc pas du minimum de stabilité requis pour assumer un rôle symbolique à long terme.

Le domaine de la cosmologie (au sens moderne du mot) est d'ailleurs celui où les confusions entre physique et métaphysique sont les plus flagrantes. Les physiciens les plus sérieux et les plus compétents ne peuvent s'empêcher d'introduire dans les discussions cosmologiques des

considérations à prétention métaphysique, mais au fond d'ordre tout à fait sentimental :

« Certains ont assurément été satisfaits de voir, dans la singularité associée au Big Bang, la "main de Dieu", le triomphe du récit de création biblique, l'acte unique, hors science, dont nous pouvons seulement reconstituer l'existence à partir du monde que nous connaissons. D'autres ont tenté d'éviter cette situation inquiétante. L'une des tentatives les plus remarquables, à ce titre, fut le modèle cosmologique du "steady state Universe" de Bondi, Gold et Hoyle. »¹⁴

« Satisfaction » et « inquiétude » qui n'ont assurément pas grand-chose à voir avec « l'esprit scientifique » et qui de surcroît ne manquent pas de saveur, si l'on veut bien se souvenir qu'il y a peu de temps encore, c'était l'immobilité de l'univers qui était censée prouver l'existence d'un Dieu créateur, alors qu'à présent c'est son expansion ! On ne peut trouver meilleur exemple de l'inanité totale de ce type de discussions. Quel que soit le type de modèle d'univers qui finira par émerger de l'astrophysique contemporaine, cela ne prouvera rien du tout, ni pour, ni contre l'existence de Dieu ou la vérité des doctrines traditionnelles. Les problèmes de ce genre s'évanouiraient d'ailleurs d'eux-mêmes si l'on voulait bien comprendre que l'univers n'est pas dans l'espace-temps, mais que ce sont au contraire l'espace et le temps qui sont à l'intérieur du monde.¹⁵ Cela étant bien compris, que l'apparition de matière-énergie ait eu lieu une fois pour toutes en un point singulier de l'espace-temps, ou qu'elle se poursuive de manière continue au cours du temps de sorte que la densité de l'univers reste constante, c'est une autre question, qui peut certes intéresser le physicien, mais qui est sans importance du point de vue métaphysique, car de ce point de vue la création est de toute façon en-dehors du temps, et que donc on peut dire qu'en un certain sens elle se produit à chaque instant, faute de quoi l'esprit humain avec tous ses contenus - y compris l'univers des physiciens - s'évanouirait à l'instant même. Notons d'ailleurs au passage que les discussions de ce type, déjà piquantes lorsqu'il s'agit du passé de l'univers, deviennent franchement comiques lorsqu'il s'agit de son futur : on voit des savants faire gravement état de leur « optimisme » ou de leur « pessimisme » concernant l'évolution de l'univers à des époques tellement éloignées de nous qu'il faut un nombre de dix, trente, voire cent chiffres pour exprimer, en années, le temps qui nous en sépare, et croyant sincèrement

¹⁴ Ilya Prigogine et Isabelle Stengers : **Entre le temps et l'éternité**, Fayard, 1988, p. 154. La théorie du Big Bang est liée à celle de l'univers en expansion ; le « steady state universe » est un univers stationnaire avec création continue de matière.

¹⁵ René Guénon : **Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps**, fin du chapitre IV.

faire par là œuvre de métaphysiciens... De toutes ces considérations, il faut retenir que les théories cosmologiques contemporaines et les doctrines traditionnelles procèdent de perspectives totalement différentes, et que si même elles semblent parfois parler de la même chose, il s'agit plutôt d'un malentendu que d'une réelle convergence de vues ; la différence entre les deux façons de voir tenant pour beaucoup, en l'occurrence, dans la manière d'envisager la nature du temps. Par conséquent, ces deux points de vue n'ont pas à empiéter l'un sur l'autre. Aussi les scientifiques seraient-ils bien inspirés en s'abstenant de vouloir faire de la métaphysique ; mais également ceux qui veulent entreprendre une « défense et illustration » des doctrines traditionnelles feraient-ils mieux de ne pas entrer dans des discussions qui concernent les modèles mathématiques décrivant la nature et dans lesquelles ces doctrines n'ont pas à intervenir. La doctrine traditionnelle a certes le droit de juger la science profane ; mais il doit s'agir d'un jugement général, portant sur la perspective propre à cette science, et non d'une prise de position dans des querelles qui ne la concernent pas. Il n'y a pas lieu de compromettre l'autorité de la doctrine en la faisant participer à des débats auxquels elle est par nature et doit rester supérieure. Comme l'écrivait René Guénon (en visant plus particulièrement les religions, mais il est évident que les considérations qui vont suivre peuvent être généralisées sans difficulté au cas d'une doctrine traditionnelle quelle qu'elle soit) :

« ... la science et la religion ne s'appliquent pas au même domaine... s'il en est ainsi, et si on le reconnaît, on ne doit pas renoncer uniquement à concilier la science et la religion, ce qui ne pourrait être le fait que d'un mauvais théologien ou d'un savant incomplet et à vues étroites ; on doit également renoncer à les opposer l'une à l'autre, et à trouver entre elles des contradictions et des incompatibilités qui ne sauraient exister, puisque leurs points de vue respectifs n'ont rien de commun qui permette une comparaison entre elles. »

Et quelques lignes plus loin, au sujet de la « filiation des êtres » :

« ... quand bien même l'une ou l'autre des multiples hypothèses qui ont été proposées à ce sujet arriverait un jour à être prouvée d'une façon irréfutable, perdant par là son caractère hypothétique, nous ne voyons pas trop en quoi cela pourrait gêner une religion quelconque... à moins que les représentants autorisés de celle-ci... n'aient imprudemment et maladroitement émis un avis, que personne n'avait à leur demander, sur la solution de cette question scientifique, laquelle ne relève aucunement de leur compétence... Quant à la Métaphysique... elle n'a point à se préoccuper de cette question, à laquelle tout intérêt est enlevé par la

théorie de la multiplicité des états de l'être, qui permet d'envisager toutes choses sous l'aspect de la simultanéité aussi bien (et en même temps) que sous celui de la succession, et qui réduit les idées de « progrès » et d' « évolution » à leur juste valeur de notions purement relatives et contingentes. »¹⁶

Il est donc tout à fait maladroit, par exemple, de se prononcer contre le darwinisme en rejetant tous les résultats de la biologie moderne. C'est là prendre un gros risque, parce que ces résultats peuvent parfaitement s'avérer exacts, dans leur ordre et en tant que faits ; et un risque inutile, parce que le darwinisme est faux de toute façon, pour des raisons beaucoup plus profondes, qui tiennent au point de vue sous lequel il envisage l'être humain. Qu'il y ait eu une « évolution », si l'on mesure les durées au moyen du temps linéaire de la physique, c'est là quelque chose qui semble difficile à nier ; même si la théorie de l'évolution des espèces est, aujourd'hui encore, très insuffisante, même d'un point de vue scientifique, la critique de cette théorie ne doit pas s'appuyer sur des faiblesses qui peuvent être comblées demain, mais sur des principes sûrs et invariables. Vouloir donc soutenir que la description donnée par la science moderne de l'histoire de la Terre est entièrement fautive, parce que l'on a mal entendu les Ecritures, cela n'est pas défendre la doctrine traditionnelle (qui n'a pas besoin d'être défendue et se passerait bien de cette sorte de défenseurs), c'est vouloir imposer, au nom de la Vérité, ses propres préférences sentimentales parce qu'elles correspondent mieux à l'idée que l'on s'en fait. Le récit de la création tel qu'il est rapporté dans les Livres sacrés n'a rien à voir avec une théorie scientifique. Il faut une fameuse dose de naïveté (au mauvais sens du terme) pour prendre certaines expressions au pied de la lettre, qu'il s'agisse d'ailleurs de dénigrer la science ou d'attaquer la tradition. Ainsi, lorsqu'il est écrit : « Dieu modela l'homme avec la glaise du sol » (**Genèse, 2,7**), il n'y a aucun inconvénient à considérer que la physique, la chimie, la biologie nous décrivent cette glaise avec un luxe incroyable de détails. Tout cela, en vérité, n'a guère d'importance d'un point de vue métaphysique. Ce qui importe au plus haut point, c'est l'esprit qui a été insufflé à l'homme : mais c'est justement de cela qu'il n'est plus jamais question. Parce que, suite à l'envahissement du point de vue profane, l'image de la motte d'argile a paru ridicule, on n'a eu de cesse d'avoir montré que le chemin qui mène à l'être humain passe par une série d'espèces de plus en plus évoluées. Même si cela reste à prouver, nous ne voyons pour notre part aucun obstacle à supposer que la descente de l'esprit se soit faite sur un être qui avait toutes les caractéristiques physiques de l'homme, sans

¹⁶ René Guénon : **Conceptions scientifiques et idéal maçonnique**, in *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, t.II, pp. 295-296.

pourtant être encore un homme ; mais à la condition de ne pas oublier que sans l'esprit, il n'y a pas d'être humain au sens vrai du terme, et qu'il n'y a donc non plus aucune connaissance d'ordre supra-rationnel possible.

Cet oubli très grave est pourtant devenu monnaie courante, et a entre autres pour conséquence l'idée (ou plutôt, devrions-nous dire, la pseudo-idée) selon laquelle l'intelligence n'est rien d'autre que le résultat naturel de la complexité et apparaît en quelque sorte nécessairement lorsqu'un certain degré d'organisation de la matière est atteint. Cette idée semble bénéficier d'une particulière puissance de suggestion, et on la trouve défendue non seulement par des scientifiques, ce qui n'a rien d'étonnant, mais même par des gens qui prétendent concilier doctrines traditionnelles et théories scientifiques, ce qui est un comble. La racine de cette erreur, comme de toutes les erreurs analogues, est évidemment la négation de tout principe d'ordre supra-sensible : de ce fait, tout se passe comme si l'on prêtait à la « matière » tout ce qui devrait normalement se rattacher à un tel principe, et dont on ne peut malgré tout faire entièrement l'économie. Cela est encore accentué par le fait que cette matière est envisagée, dans la physique contemporaine, sous un aspect de moins en moins « matériel » : on peut voir là à l'œuvre ce phénomène maintes fois exposé par René Guénon, qu'à la phase de « solidification » correspondant au matérialisme grossier du dix-neuvième siècle doit succéder une phase de « dissolution », à laquelle nous assistons effectivement, et qui voit l'éclosion d'un matérialisme qui, pour être plus « subtil », n'en est que plus sournois ; et la confusion du psychique et du spirituel, à laquelle nous avons déjà fait allusion, s'en trouve encore accrue.

Lorsque la physico-chimie contemporaine affirme qu'au fur et à mesure que l'on gravit les étages de la complexité, on atteint des degrés d'organisation de plus en plus élaborés, jusqu'au moment où de cette organisation jaillissent la pensée, l'intelligence et la conscience, elle ne répond pas à la question fondamentale de savoir quel est le principe qui préside à cette organisation. Ou pour le dire autrement : si l'on reconnaît qu'organisation il y a, selon quel critère le reconnaît-on ? Et où se situe la norme selon laquelle l'intelligence est reconnue comme telle, sinon dans l'intelligence elle-même ? Selon une théorie à la mode, la nature essaierait toutes les combinaisons, et ne retiendrait que les combinaisons gagnantes. Mais gagnantes à quel jeu ? Où sont écrites les règles de ce jeu ? Qui peut affirmer que l'intelligence est une combinaison gagnante, si ce n'est l'esprit de l'homme ? Et où celui-ci peut-il puiser cette certitude, si ce n'est en lui-même ? L'explication même par les lois scientifiques ne tient que parce que l'esprit accorde à ces lois un crédit qui serait

incompréhensible s'il ne les avait lui-même formulées.¹⁷ C'est pourquoi il faut une fois pour toutes inverser les perspectives : aussi radical et déconcertant que cela puisse paraître à première vue, ce ne sont pas les quarks qui se combinent pour former des protons et des neutrons, ceux-ci qui se combinent avec les électrons pour former des atomes, les atomes qui forment des molécules, qui elles-mêmes s'assemblent pour former des cellules etc. C'est l'esprit humain qui, en opérant une fragmentation toujours plus poussée de la nature, se représente l'homme comme formé de cellules, celles-ci comme constituées de molécules, elles-mêmes formées d'atomes, et ainsi de suite. Naturellement, cette représentation est en un certain sens conforme à la réalité des choses, faute de quoi elle ne pourrait servir à décrire la nature et à agir sur elle ; il n'en reste pas moins vrai que la source de toute connaissance se trouve dans l'esprit et qu'il est absurde de soutenir le contraire (et les moins illogiques de ceux qui soutiennent le contraire en arrivent effectivement à une « philosophie de l'absurde » bien proche d'un nihilisme total). La somme incroyable de connaissances relatives accumulées par la science finit par oblitérer complètement le fait que ces connaissances n'existent que par l'intelligence qui en est à la fois le moyen et le lieu.

Il y aurait d'ailleurs lieu de relativiser quelque peu (c'est un euphémisme) la soi-disant capacité qu'aurait la science de tout décrire de manière quantifiable. Il est profondément étonnant de voir avec quelle facilité on considère généralement tout objet d'étude (y compris l'âme humaine) comme relevable d'un traitement mathématique, alors qu'un tel traitement n'existe pas et n'existera sans doute jamais. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, par exemple, que si la mécanique quantique est un édifice conceptuel d'une grande élégance, il est à peu près impossible de faire de manière exacte et complète l'étude d'un atome dont le numéro atomique est un tant soit peu élevé (la mécanique newtonienne elle-même est d'ailleurs incapable de mener jusqu'au bout l'étude du problème des trois corps). Il est franchement ahurissant de constater que l'on prétend fonder la connaissance de l'être humain à partir des milliards de milliards de particules dont on le dit formé, alors que l'étude des niveaux d'énergie d'un seul atome de carbone est impossible aux meilleurs mathématiciens sans des hypothèses simplificatrices et de puissants moyens de calcul numérique.

¹⁷ «...les théories modernes sur l'origine du monde sont franchement absurdes ; elles le sont, non dans leurs formulations mathématiques sans doute, mais par l'inconscience avec laquelle leurs auteurs se posent en témoins souverains du devenir cosmique, tout en admettant que l'esprit humain n'est lui-même qu'un produit de ce devenir. » (T. Burckhardt, *loc. cit.*, pp. 129-130.)

En vérité, il n'y a dans tout cela quasiment aucune valeur explicative, mais seulement, comme nous l'avons déjà dit, une tentative plus ou moins réussie d'agir sur la nature. De plus, comme le remarque très pertinemment le mathématicien René Thom : « le domaine scientifique dans lequel on peut construire des modèles quantitatifs certains permettant la prévision et par suite l'action est beaucoup plus restreint qu'on ne le pense généralement. C'est un petit halo autour de la physique fondamentale, aux frontières d'autant plus imprécises que les considérations statistiques entrent plus en jeu ». Et le même auteur de préciser : « Cette dégénérescence relativement rapide des possibilités de l'outil mathématique lorsqu'on va de la physique vers la biologie est certes connue des spécialistes, mais il en est fait fort peu mention aux yeux du grand public. »¹⁸

Quoi qu'il en soit, affirmer que toutes les particules subatomiques se combinent spontanément en un agencement d'une complexité défiant toute espèce d'imagination pour finalement constituer un être pensant, cela est aussi invraisemblable que la supposition selon laquelle de tous les objets visibles partiraient des rayons lumineux qui, en convergeant vers une même région de l'espace, y produiraient par accumulation d'énergie une grosse boule de feu appelée soleil. Il ne viendrait à l'idée de personne de considérer un seul instant une telle éventualité comme possible, même si la loi du retour inverse de la lumière ne s'y oppose pas. Or, de même que la lumière émise par le soleil éclaire les objets, et non l'inverse, de même est-ce l'esprit qui, par la connaissance qu'il en a, éclaire l'indéfinie diversité des choses, et non les choses - particules ou autres - qui engendrent l'esprit. L'analogie peut d'ailleurs être poussée encore plus loin : de même que la lumière solaire permet l'éclosion de certaines formes à la surface de la Terre (par exemple grâce à la photosynthèse qui contribue à la croissance des végétaux), de même l'activité de l'esprit humain permet-elle jusqu'à un certain point l'éclosion de formes nouvelles, et cela jusque dans le monde le plus « matériel ». Cela est évident si l'on considère la prolifération de découvertes et d'inventions - pas toujours heureuses - qui ont accompagné le développement des théories scientifiques modernes. Mais il faut aussi considérer que cela concerne les objets eux-mêmes de ces théories : une fois une théorie acceptée, elle suscite des expériences de plus en plus nombreuses destinées à la confirmer, et il n'est pas rare que ces expériences donnent naissance à de nouveaux objets dont l'existence contribue à appuyer cette théorie. La plupart des particules « élémentaires », par exemple,

¹⁸ René Thom : **Mathématique et théorisation scientifique**, in **Penser les mathématiques** (ouvrage collectif), Seuil, 1982, p. 263 et 264. On notera que René Thom parle fort justement de « prévision » et d'« action », non d'explication.

n'existent pas telles quelles dans la nature : elles sont littéralement « créées » dans les accélérateurs avant d'être détectées. En cherchant une particule, le physicien l'amène dans le même temps à l'existence. Dans son ouvrage intitulé **La structure des révolutions scientifiques**, Thomas Kuhn soutient la thèse selon laquelle les données expérimentales elles-mêmes - pourtant considérées comme le donné brut indiscutable de la science - dépendent de ce que cet auteur appelle le « paradigme dominant » (c'est-à-dire l'ensemble des théories et modèles en vigueur), car celui-ci influe - pas toujours consciemment - sur la façon dont les expériences sont menées ; et il cite en exemple le fait que les valeurs mesurées des poids atomiques changèrent une fois admise la théorie de Dalton.¹⁹

Certains scientifiques ont tout de même fini par se convaincre que l'on ne pouvait pas tout expliquer par une sorte de jeu de construction gigantesque à partir de particules élémentaires ; ils ont alors essayé d'élaborer de nouvelles théories dans lesquelles le tout n'est plus simplement considéré comme la somme de ses parties. Ces théories sont naturellement rejetées par la science « officielle » ; par ailleurs, leurs auteurs ont été amenés à rechercher des points de convergence avec les doctrines traditionnelles. Or c'est ici qu'il faut rester particulièrement vigilant : si certaines analogies peuvent en effet se présenter de manière plus ou moins superficielle, il importe de ne pas s'imaginer que le point de vue profane propre à la science moderne s'apprête à faire place à un point de vue authentiquement traditionnel. Nous ne disons pas que, par exemple, la théorie de l'« ordre implicite » de Bohm ou la théorie de la « causalité formative » et des « champs morphogénétiques » de Sheldrake, soient dénuées d'intérêt : elles font une critique souvent juste de la science moderne, montrent ses insuffisances et les failles qu'elle présente. Elles sont peut-être même quelque chose comme l'embryon à partir duquel se développera la science de demain. Néanmoins, et c'est là le point sur lequel nous voudrions attirer l'attention, il s'agit toujours en l'occurrence de théories scientifiques : celles-ci peuvent bien apparaître affranchies de certaines limitations inhérentes aux théories précédentes, elles n'en procèdent pas moins toujours du même point de vue profane et extérieur, et donc tout ce que nous avons dit vaut aussi pour elles : si elles rencontrent les données traditionnelles sur certains points, ce n'est que de manière secondaire et en quelque sorte accidentelle. Si ces théories deviennent les paradigmes de la science à venir, peut-être pourront-elles servir de symboles à certaines vérités d'un ordre supérieur. En aucun cas, elles ne peuvent être considérées comme l'équivalent d'une doctrine

¹⁹ Thomas Kuhn : **La structure des révolutions scientifiques**, Flammarion, 1983, fin du chapitre IX.

traditionnelle, ni prétendre lui servir de fondement, de caution ou de preuve, car pour le dire encore une fois, c'est le symbolisé qui est le garant du symbole, et non l'inverse.

*
* *

Le moment est à présent venu de conclure ces considérations déjà longues, et nous le ferons en revenant à notre point de départ : Cordoue et la rencontre entre Averroès et Ibn `Arabî. Leur entrevue a été relatée par Ibn `Arabî lui-même dans les **Futûhât** :

« A mon entrée, le philosophe se leva de sa place, vint à ma rencontre en me prodiguant les marques démonstratives d'amitié et de considération, et finalement m'embrassa. Puis il me dit : "Oui." Et moi à mon tour, je lui dis : "Oui." Alors sa joie s'accrut de constater que je l'avais compris. Mais ensuite, prenant moi-même conscience de ce qui avait provoqué sa joie, j'ajoutai : "Non." Aussitôt, Averroès se contracta, la couleur de ses traits s'altéra, il sembla douter de ce qu'il pensait. Il me posa cette question : "Quelle sorte de solution as-tu trouvée par l'illumination et l'inspiration divine ? Est-ce identique à ce que nous dispense à nous la réflexion spéculative ? " Je lui répondis : "Oui et non. Entre le oui et le non les esprits prennent leur vol hors de leur matière, et les nuques se détachent de leur corps." »²⁰

Ce « oui et non » d'Ibn `Arabî nous semble sonner comme la réponse du maître non seulement à Averroès, mais aussi à tous ceux qui se réunirent à Cordoue en se réclamant peu ou prou de son oeuvre. La philosophie ou la science, animées d'une démarche tout à fait extérieure, peuvent bien chercher un accord avec l'ésotérisme qui est au coeur des traditions et prononcer le « oui » d'Averroès. Mais la réponse sera toujours finalement un « non », même si un accord de pure forme peut paraître possible. En réalité, le « non » d'Ibn `Arabî réduit à néant toute tentative d'aborder le problème de la connaissance par des voies purement profanes. Science et tradition semblent parfois dire des choses analogues ; mais la science profane meurt avec celui qui l'a pensée, tandis que la connaissance initiatique est une acquisition permanente et inaliénable de l'être.

A. A.

²⁰ Henry Corbin : **L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn `Arabî**, Flammarion, 1977, pp. 39-40.